

Yves di Manno
Champs

un livre-de-poèmes

1975-1985



Flammarion

Yves di Manno

Champs

1975-1985

Yves di Manno a publié sept livres chez Flammarion, où il anime depuis 1994 la collection Poésie. Parallèlement à ses poèmes, il est l'auteur d'essais et de récits. Un nouveau traité de poétique : *Terre ni ciel*, paraît aux éditions Corti en même temps que la réédition de *Champs*.

Du temps passe, un livre persiste – dont on espère qu'il aura su préserver dans sa lumière et ses ombres d'alors l'urgence qui l'avait dicté. À l'orée de son périple, et au fil d'une dizaine d'années, l'auteur imaginait un *livre-de-poèmes* qui aurait relevé d'une narration morcelée, traversant les strates de la conscience et explorant les espaces – intérieurs ou extérieurs – que l'écriture lui révélait. Le ciel était encore à l'orage, si les premières éclaircies s'annonçaient : il s'agissait aussi, dans ces temps agités, de repenser la poésie sur des bases nouvelles, dans l'espoir qu'elle participe à une mutation plus essentielle de la « réalité ».

C'est Bernard Noël qui avait accueilli *Champs* dans la collection « Textes », voici tout juste trente ans. Cette nouvelle édition propose la version définitive (et élargie) des deux volumes parus chez Flammarion en 1984 et 1987.

Couverture :
d'après une photo
de Phong Tan

Flammarion

Collection Poésie/Flammarion
dirigée par Yves di Manno

CHAMPS

DU MÊME AUTEUR :

- Qui a tué Henry Moore ?* Terra Incognita, 1977.
Les Célébrations. Bedou, 1980.
Champs. Flammarion, collection « Textes », 1984.
Champs II. Flammarion, 1987.
Le Méridien. Éditions Unes, 1987.
Solstice d'été. Éditions Unes, 1989.
Kambuja, stèles de l'empire khmer. Flammarion, 1992.
Partitions, champs dévastés. Flammarion, 1995.
La Tribu perdue. Java, 1995.
Disparaître, épisodes. Didier Devillez éditeur, 1997.
La Montagne rituelle. Flammarion, 1998.
« endquote », *digressions.* Flammarion, 1999.
Domicile. Denoël, 2002.
Un Pré, chemin vers. Flammarion, 2003.
Discipline. Éditions Héloïse d'Ormesson, 2005.
Objets d'Amérique. José Corti, 2009.
Terre sienne. Éditions Isabelle Sauvage, 2012.
Terre ni ciel. Éditions Corti, 2014.

TRADUCTIONS

- William Carlos Williams : *Paterson.* Nouvelle édition, José Corti, 2005.
Ezra Pound : *Les Cantos* (en collaboration). Troisième édition, revue et augmentée, Flammarion, 2013.
Jerome Rothenberg : *Les variations Lorca.* Belin, 2000.
Jerome Rothenberg : *Les Techniciens du sacré.* José Corti, 2008.
George Oppen : *Poésie complète.* José Corti, 2011.

YVES DI MANNO

CHAMPS

un livre-de-poèmes

1975-1985

édition définitive

FLAMMARION

© Éditions Flammarion, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-0813-3845-6
Imprimé en France

« I pity the poor immigrant
Who wishes he would have stayed home »

Bob DYLAN



Portrait d'Y. d. M. par Robert Varlez
Liège, 1978.

à Phong
ces années-là

Trois Champs

HEURTS

La Question

De ceci je n'ai souvenir
Mais du cri seul y attendant.

Je n'ai mémoire d'aucune mort
Dissociée de leurs regards.

(La Question que ces masques posaient
Aux tombeaux des rois d'une Terre

Engloutie, mais à qui nul n'avait porté
Réponse, en vos rêves ni songes.)

Ni quant à leurs visages, visages
Et mille autres visages, aux os

Des disparus tournés, faces de pierre
Je n'ai mémoire que de leurs cris.

(Mais où allaient, Divines, s'oublier
Dans les sables celles-là que vous fûtes

Aux pieds de ces grands rois d'argile
Et colosses fragiles dont les statues

Brisées ne sont qu'un loin reflet
De vos faces de femmes, et pourpres

Et d'or parées.) Et telles étrangères
Ne m'en sont qu'ennoblies par l'absence.

Mais j'ai la peau encore enduite de
Leurs ocres, j'en connais la blessure

Je suis à leur côté dans le mutisme
D'être, et le corps bafoué, et l'espoir

Renié. (Reines, en vos temps vous
Le fûtes : il en allait – en irait-il encore –

De toute une harmonie, dont le présage
Au néant droit se dirigeait.) Il en allait

Pour moi différemment de ces statues :
De vos chimères, aux visages lépreux

Et glabres, à l'œil de feu qui fixe
Encore la rive désertée, ombre

D'une ombre. (Et à cela, deviez fidélité.)
Et aujourd'hui de même que j'arpente

Leurs ou bien vos domaines, absent
À ces divinités, immobile, noyé

J'attends les Sphinx.

Balcons

Certains sont venus visiter
Les maisons aux murs gris. L'été

(Aucun pour « un » ne dira « deux »)
Ils les verront de leurs lépreux

Balcons. Avant, ce ne seront
Que pluies. Devant les chevalets

Dressés, les mères célébreront
Le nom des fils : peintres, valets

Inquisiteurs. On attendra
Que les gisants d'entre les draps

Ou les linceuls se soient levés.
Et que sur les balcons, larvés

Les fils éteignent les lumières
D'un Août où plus ne désespère

Qu'un père. Saison des moissons :
Ils seront douze à renier son

Nom. Et lui, criera merci dans
Une langue mise à l'encan.

On l'oubliera. (Mais les murs gris
Taisent longtemps ce qu'ils ont dit

En d'autres langues. Par vertu leur
Mutisme énonce un lent malheur.)

Parapets

On la peignit de bleu. Elle frappa
En silence à une porte close

N'aperçut plus son ombre. L'aube
La surprit devant les ponts. Sa

Main frôla une ou plusieurs arondes.
Puis en son nom un à un nomma-t-elle

Ses suiveurs. Ils étaient loin déjà
De leurs terres natales. Ils

Filient à travers les champs
Essartés comme une ombre un rebelle.

(Elle vint, et s'y jeta.) Sa gloire
On la chanta plus tard. Sa mort

On ne la sut qu'après. Mais ce
Jour-là (je me souviens que les

Cloches sonnaient, que les viviers
Étaient vides) que ce soit l'aube

Encore ! on maintint sa mémoire, quand
L'aronde et ses sœurs (furent-elles

Sept ou bien douze) se posèrent
Ensemble sur les hauts parapets.

Devant les tours

Ils courront le long des allées
Un jour ils se rencontreront.
Le ciel sera gris. Ils feront
Des cercles dans l'eau troublée

Leur mémoire y succombera.
Ils fortifieront des palais
Des tours penchées – boiront le lait
Qu'une mère émue leur tendra

Dans un bol en bois d'amandier.
Certains les salueront, certains
Entendront quant à leur destin
Les plaintes des amants d'hier

Qui souriront près de toi, mère.
Et qui la nuit dans la sébile
D'un muet laisseront trois billes
De verre transparent. Amers

Amants dont le vent se complaît
À effacer la piste ! Encore
Marcheront-ils sans que leurs corps
D'air ou de pluie trouvent la paix –

Encore auprès des grands vaisseaux
Au radoub et des nefes de soie
Croiront-ils pour l'ultime fois
Partir, sans souvenir du sceau

Qu'ensemble, unis, ils apposèrent.

Aux thermes

Des aubes bleues, des mots de mauve
Ouvraient leur nuit. Un jour
Encore (elle venait de partir)
Ils attendirent sur les marches

D'un pays incendié. Les thermes
En ruine accueillirent au terme
Des douleurs les femmes qui
Accouchèrent sur le bord des

Bassins, puis immergèrent leurs
Nourrissons dans les piscines :
Émues, lentes, rétives. Seuils.
Deuils. (Qu'espérer d'un repos

Qu'espérer d'un répit.) Mains –
Champs enclos que les vagabonds
Ne savaient plus franchir. Leur
Plaie, leur or : ils longeaient

Les plans d'eau aux digues en
Pisé. Chiffres froissés, chiff-
Fons : un hasard les amenait
Près des puits aux margelles

Scellées. L'eau miroitait au
Fond. Un seau y surnageait. Il
Ne restait qu'un geste à faire
Toujours remis, que la main ma-

Ladroite accomplissait pourtant.

La pose

Elle avait, dès avant, ôté
Le masque dont l'avait affublée

Celui qui avait tant voulu
La peindre. (En songe elle n'avait plus

D'ailes : mais elle était partie
Ses sœurs l'abandonnaient.) Les six

Femmes se turent. L'étreinte fut
Rapide : son visage apparut

Entre les haies de branches mortes :
Les lèvres closes. La cohorte

(Six chevaux sous six hommes)
Ne surgit qu'au ponant.

Mais comme

Elle caracole ! Dix ans ne lui
Sont rien. Et sous son masque *à lui*

Les pleurs se sont taris. Elle est
Seule : pour toute compagnie

Ce visage posé, qui nie
Qu'un jour pourtant c'est ailée

Qu'elle parut.

Exécutions

Tout en eux se taisait. Les voix
Ou leur écho semblaient venir

De derrière la vitre : on vo-
Yait plus loin des chevaux mourir

Des cavaliers avalés dans
Les sables. Il y eut (avant –

Interminablement) la mort
De plusieurs compagnons, la mort

D'un autre chef : les bêtes qui
Rampaient – lions, tigres, bœufs – le soir

Qui ne tombait jamais – l'acqui-
Sition d'un domaine.

(Puis l'espoir :

Elle dénoua ses habits
Son bras sans dessein se tendit

Un doigt montra le cadran de
L'horloge : « Et demi. » Enfin deux

Heures sonnèrent.)

Les cavaliers
Que je ne nommai pas grandirent

Dans le lointain. Les bras liés
Certains furent contraints de mentir :

On leur brisa les reins. On les
Écartela. Paralysés

Ils virent se lever l'aube, la
Dernière : le soleil déclina.

Autels

Je cherche et demande l'oubli.
(Qu'on ne cherche ni demande

Plus.) J'interroge la très-grande
Blessée. Il s'agit d'encore

Moins. Il s'agit de bien moins.
Et qui regarde (dans le hangar

Les ombres se sont allongées)
Et qui regarde n'a qu'un tort

– Y voir plus clair, y voir
Trop clair. J'interroge bien

D'autres blessées, au coin
De leurs maisons, qui tiennent

Des poupées brûlées dans leurs
Bras. Il me faut telle assurance

(Y voir, en savoir davantage)
Pour remuer le sable entre

Mes doigts. Il me faut plus
D'azur. Les toits veillent

Encore et les lanternes baissent.
Il n'y a plus qu'un corps

Derrière la vitre opaque.
Dans le hangar (on avance

À tâtons) les gisants se sont
Tus. Il faut plus de courage.

J'en demande pardon. Il me faut
Plus d'azur.

Résidences

La femme achève le tissage
Du grand tapis. Elle s'assoit

Sous l'auvent. Le soleil décline.
Elle s'accoude face à la baie

Les bras croisés – ferme les yeux.
Certains qui passent la saluent

Mais au moins les voit-elle ? (On dit
Que les bateaux ce jour partirent

Qu'ils ne rentrèrent pas.) Le vent
Chasse les nuages, la fumée

Bleue d'un caboteur confondue
À la brume annonce l'aube : la nuit

Passe. La femme veille.
De la résidence – une maison

Sur pilotis – elle a fait le
Motif central de son tapis. (Je

Crois qu'elle n'en sait rien, je crois
Qu'elle est aveugle.) Une mouette

Se pose sur la rambarde, à
Côté de son bras. Elles restent

Ainsi longtemps, toutes deux – on
Peut se dire (je me le dis)

Que plus un mouvement, jamais
Ne viendra perturber leur pose ou

Leur silence – que la baie est
Amplement vide, inhabitée –

Qu'un doute au fond de nous (je parle
Enfin !) ôte à la scène son

Irréalité :
l'évidence en

Est telle que tout a disparu.

HAVRES

Upstairs

in memoriam Jaufré Rudel

I

Ci-joint, le mot qu'on n'entendra
Le mot perdu que seul chanta
Un défunt poète courtois :
Aucun de nous ne l'oubliera.

Ci-joint, au message de joie
La mémoire qu'au temps des rois
L'on relégua au rang de science :
Sait-on vraiment pour dieu sait quoi ?

Ci-joint, mon âme, l'espérance
Que toi, tu nous donnes le sens
De ta parade inachevée :
Et par cela nous récompense.

Ci-joint, la mort qu'en cette armée
Tu trouveras – pour les damnés
Le repos serait donc au combat :
La question restera posée.

Ci-joint, les mots qu'Elle entendra
Témoins à eux seuls de ma foi
En Elle et en sa transparence
Reine ! – Que tous en soient loués.

II

À mi-voix lorsque s'est tu l'Amant
L'Amante contre lui se tait :
Que vienne le barattement
De sa lointaine mer de lait !

Et elle : « Rien alors ne changeait
Des matins que levait le vent. »
Et lui : « Tes yeux sont une taie
D'eau morte, et tant d'autres étangs

Vont y mêler, à travers champs
Parfums et ensemencements. »
Et elle : « Sur moi Amour ! descends –
Semblable à ce qu'en leur temps

Chantaient si simplement les lais
Des reines. Amour ! sois à jamais
Le seul servant. » Et lui, promet.
Sur cette mer tous deux allaient

Comme les amants d'outremer :
Un jour ils sont promis, un jour
C'est du bonheur qu'ils désespèrent
Heureux malheureux tour à tour.

III

Le long des plages vont et viennent
Des rois, des acrobates. Ils tiennent
À l'écart dans un pré, sereines
Unies une troupe d'ânesses.

L'enfant s'asseyait parmi eux
Ci-adossé contre l'épieu
Qui retenait l'ange des cieux
Captif, loin d'humaine sagesse.

L'enfant parlait à l'ange. Il dit :
« Mon amour est partie, elle a fui
Loin, trop loin d'ici. » Il dit :
« Mon amour ne sait qu'elle me blesse. »

Le lanceur de couteaux vers eux
Revient, et l'avaleur de feu
Mais ils les questionnent si peu
Que l'ange ni l'enfant n'acquiescent.

L'ange à la mer tourne visage.
« Enfant (dit-il) il n'est pas sage
De regretter les anciens âges. »
Mais c'est à nul qu'il s'adresse.

L'ange et l'enfant voyaient brouter
Les ânesses au fond du pré.
Plus près, plusieurs fiers cavaliers
Tournoyaient en grande noblesse.

L'enfant au jour a disparu :
L'enfant au jour ici n'est plus
À l'ange que songe éperdu
D'amours de fou, et les lui laisse.

Le long des plages vont et viennent
Rois et acrobates. Ils se tiennent
À l'écart des blanches sirènes
Laisant périr leur âme – Mais est-ce

Folie, dis-moi
Ou bien, grand Roi
Ton règne, je crois
Qui passe, hélas...

Esther TELLERMANN, *Contre l'épisode*
Jean TORTEL, *Arbitraires espaces*
Jean TORTEL, *Précarités du jour*
César VALLEJO, *Poésie complète*
Franck VENAILLE, *C'est nous les Modernes*
Venant d'où ? (Jérôme LHUILLIER – Florence PAZZOTTU
Éric SAUTOU – Guy VIARRE)
Guy VIARRE, *Tautologie une & autres textes*
Pierre VINCLAIR, *Barbares*
Pierre VINCLAIR, *Les Gestes impossibles*

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000567.N001
Dépôt légal : mars 2014